

“L’histoire a effacé les femmes”

vendications égalitaires sur leur époque. On se rend compte que c’est faux, que les Grecs connaissaient bien l’égalité entre les hommes et les femmes, mais qu’il s’agissait pour eux d’une conception barbare et qu’ils avaient fait le choix explicite de construire leur société sur la domination masculine. Ils étaient très fiers de penser que les hommes étaient supérieurs aux femmes. Cette inégalité fut au fondement de leur civilisation.

Cette exclusion a pris différentes formes au cours de l’histoire. Vous racontez qu’au XIX^e siècle, les femmes perdent même leurs jambes...

C’est en effet très intéressant d’analyser la mode. Alors qu’on promeut à l’époque un nouvel idéal de virilité et que les vêtements des hommes gagnent en sobriété et sont plus fonctionnels, les tenues des femmes, par effet de balancier, vont déborder. On assiste à un déferlement de tissus et d’étoffes. On superpose les couches. À partir des années 1850, on introduit carrément du métal dans la structure, et se développe la crinoline. Les femmes sont donc incapables de se déplacer. Tout le bas de leur corps est enfermé comme dans un gros vase dont ne surgit que le buste. L’idée revendiquée est qu’elles ressemblent à des fleurs. Elles sont quasiment déshumanisées et peuvent être exhibées par les hommes.

Au XIX^e siècle toujours, vous citez la romancière George Sand, et évoquez à son propos le piège de la

femme exceptionnelle. Que voulez-vous dire ?

Quand je dis que l’on a effacé les femmes de l’histoire, on me répond souvent en citant quelques noms de femmes célèbres: Jeanne d’Arc, George Sand... Si on s’attache au cas de cette dernière, on remarque qu’il y a dans l’histoire énormément d’autres qui rencontrent de grands succès, mais lorsque le roman devient un genre littéraire un peu plus noble, leur nombre va diminuer drastiquement, le succès sera plus difficile à atteindre pour elles. Il y aura George Sand, mais elle va servir à dire aux autres: “Vous voyez, nous ne sommes pas sexistes, les femmes peuvent réussir, mais si vous ne réussissez pas, c’est que vous n’êtes pas à la hauteur, c’est que vous êtes moins douées que les hommes.” C’est cela le piège de la femme exceptionnelle, car le système n’aurait jamais accepté plusieurs George Sand.

Vous revenez plusieurs fois sur la question de la maternité dont les hommes ont pu s’emparer pour justifier l’enfermement des femmes. La maternité est-elle une fatalité pour la condition féminine, ou peut-elle être conjuguée avec l’émancipation ?

C’est un gros point de discussion dans le mouvement féministe. Je pense qu’il n’y a pas de fatalité avec la maternité. Lorsqu’on regarde l’histoire, on comprend que le modèle de la famille nucléaire, avec un papa et une maman entièrement dévouée à son enfant n’est pas celui de tout temps. Lors de la Préhistoire, il y avait ce que l’on appelle l’allo-

parentalité: tout le groupe aidait la jeune mère pour veiller sur les enfants. Le rapport à la maternité n’était donc pas du tout le même. On pense même que si les femmes survivent aussi longtemps à leur ménopause (contrairement aux autres primates), c’est pour que la femme, devenue grand-mère, puisse aider à la prise en charge de l’éducation. C’est ce que l’on appelle l’hypothèse de la grand-mère. Il y a donc d’autres manières de faire famille et de s’occuper des enfants qui sont à inventer.

L’émancipation des femmes pourrait donc s’exercer dans la coopération avec les hommes? Elle n’induit donc pas un rapport de luttes permanentes entre deux communautés distinctes ?

Non, car des modèles alternatifs de famille, de société, de coopération ou d’alloparentalité ont déjà existé ou sont à inventer. Il n’y a pas de fatalité, ni de normes biologiques figées.

Aujourd’hui, bien que des discriminations demeurent, n’assiste-t-on pas à des progrès notables en faveur de l’émancipation des femmes ?

Nous nous situons sur une ligne de crête: on peut aller vers un mieux ou vers un moins bien. Rien n’est gravé dans le marbre, rien n’est joué. Une jeune génération se mobilise sur les questions féministes, mais j’observe aussi des forces contradictoires et des courants conservateurs qui se structurent.

“M^{me} de Sévigné, à qui un homme disait ‘je suis malade’, répondait ‘je la suis également’ et expliquait qu’en disant ‘je le suis’ elle aurait l’impression d’avoir de la barbe. On a perdu cet usage, qu’on retrouve pourtant encore chez Beaumarchais [dans Le Mariage de Figaro]: ‘J’étais née, moi, pour être sage, et je la suis devenue.’”

“Aujourd’hui, il est reproché aux tenantes de l’écriture inclusive de vouloir féminiser la langue, mais ce n’est pas du tout le cas. L’idée est de la démasculiniser, parce qu’elle a été masculinisée de force. Un exemple tout simple: avant on disait ‘ça pleut’. Avec un ‘ça’ neutre. Eh bien, on l’a masculinisé en ‘il pleut.’”

SON LIVRE



Les grandes oubliées. Pourquoi l’Histoire a effacé les femmes
Titiou Lecoq
Éditions L’Iconoclaste,
2021, 335 pp.
20,90 €